

Douglas Macgregor : les États-Unis vaincus en Iran, Israël ne survivra pas

Douglas Macgregor est un colonel à la retraite, vétéran de combat et ancien conseiller principal du secrétaire américain à la Défense. N'hésitez pas à aimer, vous abonner et partager ! Substack du colonel Macgregor - Trump n'est pas en enfer, pas encore : <https://substack.com/home/post/p-214040833> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X /Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Nous sommes aujourd'hui le neuf septembre deux mille vingt-six, et nous recevons le colonel Douglas Macgregor, vétéran de guerre décoré, auteur, et ancien conseiller du secrétaire américain à la Défense. C'est un plaisir de vous revoir, mon ami. Cela fait quelques semaines.

#Douglas Macgregor

Oui, absolument. J'ai fait une pause. J'en avais vraiment besoin.

#Glenn

Eh bien, le monde ne s'est pas arrêté, malheureusement. Et il y a beaucoup de choses dont nous pourrions parler. Mais ce qui suscite un grand intérêt en ce moment, c'est cette guerre entre les États-Unis et l'Iran. Elle s'intensifie à nouveau très rapidement. Les États-Unis semblent, une fois de plus, tenter d'utiliser une force écrasante pour contraindre l'Iran. Et les Iraniens répondent : ils ne frappent pas seulement des bases américaines dans la région, ils tirent aussi sur des pétroliers et menacent également des navires de guerre américains. Ils ont même annoncé cette zone d'exclusion, ou zone restreinte. Eux aussi semblent donc juger nécessaire d'intensifier le conflit, j' imagine dans le but de briser le blocus américain. Je me demandais cependant comment vous évaluez la situation aujourd'hui. Est-ce, selon vous, une nouvelle phase de la guerre ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, je pense que les Iraniens sont arrivés à certaines conclusions. Cela leur a peut-être pris plus de temps que je ne l'aurais pensé. Ils comprennent clairement qu'ils ont intérêt à briser le blocus, et je pense que c'est ce qu'ils entreprennent de faire. Ils vont briser le blocus. Maintenant, à quel point notre blocus naval est-il important ou efficace ? C'est sujet à débat. Nous savons que la plupart des affirmations du président Trump — « nous contrôlons le détroit », « le pétrole ralentit », et ainsi de suite — ne sont que des absurdités. Ce n'est pas vrai. Vous savez, la marine américaine a été incapable d'influer réellement sur les événements. Un exemple de l'air totalement ridicule que nous avons, c'est qu'aujourd'hui, en réponse à quelques missiles hypersoniques qui ont été délibérément tirés au-dessus d'un groupe aéronaval autour d'un porte-avions...

Et je dis « délibérément », parce que c'est apparemment ce qu'ils ont fait. Ils auraient pu frapper le porte-avions, je pense. Mais au lieu de cela, ils ont essentiellement tiré un avertissement. Et bien sûr, cet avertissement a eu l'effet recherché, puisque le groupe aéronaval s'est maintenant éloigné davantage du Golfe. Mais je crois que, au fond, nous ne savons pas quoi faire d'autre. Et nous ne savons pas quelles cibles frapper. Alors, nous frappons des pétroliers, ce qui n'est pas particulièrement intelligent. Les pétroliers sont la dernière chose qu'il nous faut couler à ce stade. Le monde en a besoin. Nous en avons besoin. Tout le monde en a besoin. Mais nous avons décidé de faire cela, officiellement parce que nous ne pouvons pas atteindre d'autres cibles plus importantes, ou parce que nos bombardements et nos attaques de missiles n'ont tout simplement eu aucun effet.

Nous pouvons certainement frapper certaines infrastructures civiles, mais cela ne vous fera gagner aucune guerre. Au bout du compte, il me semble donc que l'Iran a, une fois de plus, l'initiative. Nous, nous réagissons. Et je pense que le président essaie actuellement d'attendre après l'élection de novembre avant de prendre des mesures décisives. Je pense donc que cette période intermédiaire est utilisée pour tenter de reconstituer nos stocks de missiles et de munitions guidées de précision. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Je pense que c'est une position très dangereuse à adopter. Mais je pense que c'est ce que nous faisons. Donc, la guerre est loin d'être terminée.

#Glenn

Mais qu'est-ce que les États-Unis risquent ici ? Parce qu'ils semblent vouloir revenir, au moins, à l'ancien statu quo, tandis que l'Iran paraît déterminé à les chasser de la région. Et encore une fois, ce n'est plus seulement un conflit entre les États-Unis et l'Iran. Ce n'est pas seulement une question de système d'alliances régionales. En réalité, cela concerne l'ensemble de l'économie politique des États-Unis, ainsi que leur position dans tout le Moyen-Orient. Alors, comment voyez-vous la fin de cette situation ? Enfin, j' imagine que rien n'est encore écrit, mais comment analysez-vous la situation, au moins à ce stade ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, dans ce dernier essai publié sur mon Substack, j'ai essayé de faire valoir que le président Trump se trouve dans une position inconfortable. Franchement, c'est celle dans laquelle Abraham Lincoln s'est retrouvé après la bataille de Fredericksburg, en novembre et décembre mille huit cent soixante-deux. Ce fut une terrible défaite, et il subissait une pression énorme pour montrer des progrès dans sa volonté de mettre fin à la rébellion du Sud. Il a échoué, et il a dit : « Eh bien, s'il existe un endroit appelé l'enfer, j'y suis », parce qu'il n'arrivait à faire adopter aucune loi. Il ne parvenait pas à mobiliser les soutiens. Il était vraiment dans une très mauvaise situation. Je pense que le président Trump l'est aussi. Les taux d'approbation du président Trump viennent d'atteindre un nouveau plus bas, autour de trente-trois pour cent, et ils continuent de baisser, ajouterai-je.

Ce sont des taux d'approbation extraordinairement bas, et je ne les vois pas remonter de sitôt. L'économie américaine n'est officiellement pas en récession. Mais l'administration Trump fait en réalité face à une crise de la dette souveraine qui rend mathématiquement impossible toute réduction du déficit sans déclencher une véritable dépression. Luke Groman, je ne sais pas si vous l'avez déjà interviewé, est quelqu'un de très réputé pour son expertise sur le marché obligataire. Il prédit que la Réserve fédérale sera de nouveau contrainte de créer massivement de la monnaie — ce qu'ils appellent le contrôle de la courbe des taux — afin de financer la dette publique. Cela entraînera donc une inflation durablement plus élevée et un dollar plus faible. Pendant ce temps, l'inflation persiste, notre marché du travail stagne, et la confiance des consommateurs est engagée dans une spirale descendante.

Aujourd'hui, nous voyons certains secteurs engranger énormément d'argent. Évidemment, Chevron et Exxon, deux de nos plus grandes compagnies pétrolières, gagnent des sommes colossales. Mais leur problème, c'est que leurs activités sont limitées par les dégâts causés aux infrastructures, les blocus maritimes, et l'incapacité de l'entreprise à exporter du pétrole brut depuis le Golfe. La vulnérabilité de l'industrie pétrolière aux perturbations de l'approvisionnement au Moyen-Orient continue donc de réduire l'incitation, pour les compagnies pétrolières, à retourner dans le golfe Persique et à reconstruire. Et enfin, il y a le projet du Grand Israël, qui ressemble un peu à une tumeur cancéreuse dont personne ne peut se débarrasser, et qui continue tout simplement de se métastaser.

Et cela fait que, en raison de notre soutien inconditionnel au projet du Grand Israël, nous sommes perçus partout au Moyen-Orient comme bien plus qu'un simple agresseur. Nous sommes désormais vus comme des terroristes, comme finançant et soutenant sans condition le terrorisme israélien, dans des endroits comme le Liban ou partout ailleurs dans la région qu'ils choisissent d'attaquer. Il n'y a donc pas beaucoup de bonnes nouvelles. Et je ne vois rien de positif se produire à court terme. Et encore une fois, je ne vois aucun signe montrant que le président Trump soit prêt à dire : ça suffit. Il est dans l'intérêt du monde que cette guerre prenne fin.

Et même si nous n'avons pas atteint tous nos objectifs, nous voyons à quel point il est crucial d'y mettre fin. Et nous engagerons des négociations avec les Iraniens, à un autre niveau, dans un autre lieu, à un autre moment. En théorie, il pourrait le faire. Mais je ne pense pas qu'il le puisse, parce

que je ne pense pas qu'il soit réellement aux commandes. Je pense que les milliardaires sionistes qui ont financé son élection, qui l'ont porté au pouvoir, et qui, soit dit en passant, contrôlent aussi le pouvoir législatif parce qu'ils ont versé des centaines de millions de dollars dans les poches de divers parlementaires, sont ceux qui contrôlent réellement la situation. Et ils ont dit : non, cette guerre doit continuer. Alors, je ne sais pas où nous allons à partir de là, si ce n'est vers le bas.

Et je ne vois rien qui puisse changer comme par magie, au point qu'après les élections de novembre, il puisse soudain sortir un lapin de son chapeau et appeler ça une victoire. Je ne vois pas ça se produire. L'autre chose, et vous le savez mieux que n'importe lequel d'entre nous, c'est qu'une grande partie du monde... Je veux dire, regardez simplement la conférence de l'Organisation de coopération de Shanghai. Une grande partie du monde a dit qu'elle ne voulait pas voir l'Iran perdre. Parce que les Turcs, les Russes, les Chinois, les Pakistanais, un certain nombre d'autres pays, et même les Indiens, je pense, ont tous examiné la situation. Et, dans une certaine mesure, ils comprennent qu'ils sont plus ou moins au menu si l'Iran perd. Donc, pour l'instant, je ne vois aucune bonne nouvelle pour les États-Unis ou pour le président Trump.

#Glenn

Eh bien, c'est un bon point. Même les adversaires de l'Iran, comme l'Arabie saoudite ou, dans une moindre mesure, la Turquie, sont concernés. Je veux dire, si l'Iran tombe, Israël pourrait ensuite tourner ses armes contre eux. Mais comment voyez-vous les choses, alors que ce nouvel accord de défense commun de La Mecque a été signé entre les Saoudiens, les Turcs et les Pakistanais ? Beaucoup pensaient qu'il servirait d'instrument contre les Iraniens. Mais il semble de plus en plus que son objectif puisse être de se défendre contre les Israéliens, ou de réorganiser leurs alliances s'ils pensent que les États-Unis pourraient ne pas être là demain, ou ne pas être de leur côté.

#Douglas Macgregor

Eh bien, tout d'abord, les États-Unis ne vont pas prendre position contre Israël. Oubliez ça. Le gouvernement n'est pas entre les mains du peuple américain. Le gouvernement appartient aux milliardaires sionistes. Ils l'ont très clairement montré. Alors, quand on regarde le pacte de La Mecque, qui ressemble, franchement, à un pacte de défense mutuelle — même si ce n'en est pas encore un —, on voit que c'est probablement vers cela qu'on se dirige. À l'heure actuelle, je crois que Chas Freeman en a parlé comme d'une sorte d'accord d'entente. Il l'a comparé à ce que les Britanniques, les Français et les Russes avaient avant la Première Guerre mondiale. Et nous savons tous comment cela s'est terminé. Je pense donc qu'il faut considérer l'accord de La Mecque comme quelque chose qui pourrait, en substance, devenir ce type d'organisation militaire ou de coalition militaire. Mais à court terme, deux choses sont en train de se produire.

Premièrement, les Saoudiens essaient de persuader les Pakistanais de les défendre. Je ne sais pas combien de personnes dans votre audience ont passé du temps dans la péninsule Arabique, mais les Saoudiens sont particulièrement incapables de se défendre eux-mêmes. Si vous allez en Arabie

saoudite et que vous regardez les magnifiques structures qui s'y trouvent — les bâtiments, les villes, et ainsi de suite — elles ne sont pas le produit de l'expertise saoudienne en ingénierie ou en architecture. Ces lieux ont été construits par des étrangers. Tout, en Arabie saoudite, a été construit par des étrangers, et les Saoudiens ne peuvent pas se défendre eux-mêmes. Chaque fois qu'ils ont essayé, ils ont échoué lamentablement. Quant aux raisons de cette situation, c'est tout un autre sujet. Mais mon point, c'est que les Saoudiens aimeraient beaucoup que les Pakistanais s'en prennent aux Houthis à leur place, et essaient au moins de bombarder les Houthis jusqu'à leur reddition.

Je ne pense pas que cela ait beaucoup de chances de réussir. Si nous n'avons pas pu le faire, je ne pense pas que les Pakistanais puissent y parvenir. Mais c'est un intérêt à court terme. Et bien sûr, si vous êtes aujourd'hui en Israël ou à Washington, c'est une bonne nouvelle. Parce que tout ce qui, selon vous, peut contribuer d'une manière ou d'une autre au conflit entre sunnites et chiites est, par nature, bon pour Israël. Donc, si vous êtes à Washington ou à Jérusalem, vous vous dites : « Très bien, faites venir les Pakistanais, qu'ils attaquent les Houthis. » Je ne pense pas que cela se passera ainsi. Je dis simplement que c'est comme cela que les gens pensent à Washington. Sinon, je pense que vous parlez du projet du Grand Israël.

Et n'oubliez pas que, si vous regardez le projet du Grand Israël, il ne concerne pas seulement l'ensemble des territoires palestiniens occupés, que ce soit Gaza ou la Cisjordanie. Il englobe tout le Liban, la Jordanie, la majeure partie de la Syrie, des portions de l'Égypte, de l'Arabie saoudite — environ un tiers du pays —, le Koweït, et, en gros, près de vingt-cinq pour cent de toute la région, ainsi que des parties de l'Irak. C'est donc cela que nous soutenons, aux États-Unis. Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Et je pense que c'est catastrophique. Ce qui est intéressant, c'est que, rappelez-vous, la plupart de ces endroits, à l'exception, bien sûr, de la Turquie — et évidemment, l'Égypte ne fait pas encore partie du pacte, même si de nombreux éléments laissent penser que les Égyptiens pourraient finir par y adhérer —, ne sont pas de véritables États.

Ce sont des accidents de l'Histoire, apparus au lendemain de la Première Guerre mondiale. Alors, savoir s'ils survivent ou non, c'est une tout autre question. Je veux dire, on ne peut pas plaquer des structures gouvernementales occidentales, ou du moins des frontières nationales occidentales et le modèle westphalien, sur des sociétés tribales. Et franchement, c'est ce que nous avons fait. Je pense, encore une fois, comme je l'ai déjà dit, qu'au bout du compte, quand cela arrivera, ce seront l'Iran et la Turquie, les deux principales puissances de la région, qui décideront de l'avenir de la région. Pas nous, et certainement pas les Israéliens. Mais pour l'instant, je pense que nous devons comprendre que ce pacte de défense est, d'une certaine manière, un pacte de défense mutuelle trilatéral.

L'Arabie saoudite, la Turquie et le Pakistan constituent en réalité une réponse directe au projet du Grand Israël. Et même s'il y a toujours des frictions entre sunnites et chiites, personne, en Turquie, ne veut voir l'Iran détruit. Personne, en Turquie, ne veut le voir perdre. Les Pakistanais non plus. Les Saoudiens ont peut-être des sentiments partagés. Mais à ce stade, ils commencent à comprendre

une chose : les États-Unis ont véritablement perdu leur guerre contre l'Iran. Nous avons reculé. Nous n'avons aucun moyen d'avancer. Nous n'avons aucune réponse face au dispositif iranien de missiles et à ses capacités de renseignement, de surveillance, de reconnaissance et de frappe. Tout le monde le sait. Nous ne voulons pas l'admettre. Et la dernière personne au monde qui veut l'admettre, c'est Donald Trump.

#Glenn

Eh bien, si les Iraniens sont en train de gagner, et si leur objectif est de chasser les États-Unis de la région, en détruisant les bases américaines dans la région, mais aussi en contrôlant le détroit d'Ormuz... Et si l'on voit maintenant, comme vous l'avez dit, les alliés des États-Unis commencer à discuter de ces questions, à comprendre ce qui se passe, qu'est-ce que cela signifie pour Israël ? Car Israël a joué un rôle très disproportionné dans la région. Il s'est imposé avec une assurance qu'un pays de seulement quelques millions d'habitants n'aurait probablement pas eue sans les États-Unis derrière lui. Alors, que signifie une défaite américaine face à l'Iran ? Qu'est-ce que cela implique pour l'avenir d'Israël ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, les Israéliens ont réussi à intimider leurs voisins, qui n'ont jamais été très puissants sur le plan militaire, et dont les sociétés n'étaient pas très solides au départ. Mais sans les États-Unis et leurs forces armées, Israël n'a aucune chance de survivre. Il n'a aucune chance de prendre le dessus sur qui que ce soit ni de dominer qui que ce soit. Si vous affichiez à l'écran ce projet de Grand Israël, si vous montriez une carte de ce projet, l'idée que les Israéliens puissent réaliser quoi que ce soit de tout cela sans nous est absurde. La question à laquelle personne ne veut répondre à Washington, c'est : quel intérêt avons-nous dans le projet de Grand Israël ? La réponse, c'est aucun. Nous n'y avons absolument aucun intérêt. C'est insensé. Mais qui contrôle la situation financière à New York et à Washington ? Qui la contrôle à Londres ?

Eh bien, vous répondez à ces questions, et soudain, vous nous voyez engagés dans cette idée folle au Moyen-Orient, au nom d'Israël. Je pense donc que les signes sont, pour ainsi dire, évidents. À long terme, j'ai du mal à croire qu'Israël survivra comme État-nation dans la région. C'est aussi artificiel que l'Arabie saoudite. C'est une autre construction accidentelle, apparue après deux guerres. Et elle a vu le jour grâce à l'acompte versé par des millions de vies juives en Europe. C'est pourquoi elle a bénéficié d'un tel soutien aux États-Unis, en Grande-Bretagne et, dans une large mesure, en Europe. Mais aujourd'hui, c'est épuisé. Cette bienveillance n'est plus ce qu'elle était, en grande partie à cause des meurtres et de la brutalité incroyables et imprévus qu'ils ont vus dans des endroits comme Gaza, et désormais, de plus en plus, dans le sud du Liban.

Les Israéliens se trouvent donc dans une situation très difficile. Aujourd'hui, certains Israéliens disent : bon, très bien. Les bases que les Américains avaient dans la région sont perdues. Et je pense que c'est vrai. Je pense que nous en avons fini dans la région, parce que nous n'allons pas y retourner, à

un coût énorme pour le peuple américain, et dépenser des centaines de milliards de dollars pour reconstruire des bases qui peuvent si facilement être attaquées et détruites. Alors, où allons-nous ? Eh bien, nous allons en Israël. On regroupe les forces américaines en Israël, et cela devient une sorte d'État-garnison permanent, tenu en grande partie, mais pas exclusivement, par la puissance militaire américaine, sous le commandement et le contrôle de l'État israélien et de ses milliardaires sionistes aux États-Unis.

Est-ce que ça marchera ? Je ne sais pas. Je ne pense pas. À court terme, ça pourrait avoir un certain impact. Mais à long terme, je pense que ce sera très difficile à justifier. Je pense que nous, en Occident, nous sommes à ce qu'on pourrait appeler un point d'inflexion stratégique. Tout est sur le point de changer de façon vraiment spectaculaire. Et je pense qu'on en a vu les premiers signes en Allemagne. On en a vu les premiers signes dans un pays comme la Grande-Bretagne. Tout le monde commence à comprendre que la Russie ne viendra pas. La Russie ne va pas marcher sur l'Europe de l'Est. Il n'y aura pas de restauration de l'empire soviétique.

Les Russes n'ont aucun intérêt à cela. L'Ukraine est probablement l'un des endroits les plus corrompus de la planète. Tout ce que vous y envoyez est gaspillé. Mais les élites mondialistes qui dirigent l'Europe ont un intérêt permanent à faire durer tout cela, parce qu'elles ont peur que, si cela prend fin, ou si elles ne parviennent pas à le maintenir, elles soient écartées du pouvoir. Eh bien, elles ont raison. Elles vont être écartées du pouvoir. Les gens à Washington sont très semblables. Ils n'en sont pas aussi conscients, parce que les Américains ne semblent pas, à ce stade, aussi vigilants que les Européens. Mais les Américains commencent à comprendre ce qui se passe. Un ami m'a envoyé un message hier. Il a un pick-up Chevrolet, et il a dépensé deux cent douze dollars pour faire le plein. Et il ne plaisante pas.

Eh bien, on commence à voir tout ça. Et nous n'avons même pas encore parlé des problèmes alimentaires dus au manque d'engrais. La disponibilité des engrais dépend fortement, non seulement de ce que nous pouvons produire nous-mêmes, mais aussi des engrais venant de Russie. Et la Russie essaie d'en fournir à l'Inde, à la Chine et à d'autres pays. Nous risquons donc de voir la famine atteindre des niveaux extrêmes dans de nombreuses régions du monde. Mais chez nous, les prix de l'alimentation augmentent très, très rapidement. Si l'on ajoute à cela le coût de l'énergie, on comprend qu'il n'y a plus d'énergie bon marché. Et cela veut dire qu'il n'y a plus non plus de crédit bon marché. Quand on regarde le marché obligataire, on voit que les rendements des obligations augmentent de façon très, très régulière.

Donc, tout le système du pétrodollar est en train de s'effondrer, parce que les gens achètent et vendent désormais du pétrole dans des monnaies autres que le dollar. Et n'oubliez pas : tout cela remonte à la fin de l'étalon-or et à l'accord conclu par Nixon avec les Saoudiens. Les États-Unis les protégeraient pour toujours. En échange, ils feraient du commerce pétrolier exclusivement en dollars, et ils entraîneraient tous les autres pays de l'OPEP avec eux. Eh bien, cela a très, très bien fonctionné. Mais nous ne pouvons pas les défendre. C'est manifestement évident. Cela signifie donc que les Saoudiens ont deux choix : soit ils risquent de disparaître complètement, soit ils doivent

ravaler leur fierté et reconnaître qu'ils ne sont plus la force dominante qu'ils étaient autrefois. Nous non plus, nous ne sommes plus la force dominante que nous étions. Et ils vont devoir faire des affaires avec l'Iran.

Nous n'avons même pas parlé de la Chine. Or, aujourd'hui, la Chine est le seul véritable acteur qui dispose de l'argent, de la puissance financière nécessaire pour arriver dans la région et en reconstruire une grande partie, notamment les infrastructures pétrolières, les raffineries, les usines de dessalement, ce genre de choses. Donc, nous avons perdu la guerre. Nous ne l'avons pas perdue seulement sur le plan militaire. Nous l'avons perdue sur le plan financier, ou économique. Et la situation va empirer ici. Elle va empirer en Europe. Je pense donc que vous allez assister à un grand bouleversement. Comme je crois l'avoir dit la dernière fois que nous étions ensemble, je m'attends à quelque chose de l'ampleur des révolutions de mille huit cent quarante-huit à travers l'Europe occidentale. À terme, nous finirons par nous y joindre. Il y a beaucoup de problèmes que nous avons ignorés, ou balayés sous le tapis, pendant très longtemps. Et maintenant, que cela nous plaise ou non, nous allons devoir les affronter.

#Glenn

Eh bien, au-delà de cette défaite face à l'Iran, si l'on prend un peu de recul, on a l'impression que bon nombre des fondements de la géopolitique des derniers siècles commencent quelque peu à se défaire. Certes, les États-Unis sont une puissance maritime. Mais avant eux, c'étaient les Britanniques. Or, la domination des mers était aussi une source de supériorité technologique et industrielle. Elle apportait également de nombreux avantages en matière de puissance financière, puisqu'elle permettait de faciliter le commerce. Mais aujourd'hui, avec ces nouvelles technologies et la coopération croissante entre les puissances eurasiatiques — principalement la Chine et la Russie, mais on peut aussi y inclure l'Inde —, il semble qu'une grande partie des structures sur lesquelles reposent les États-Unis soit fragilisée. Je veux dire, la capacité des États-Unis à assumer des formes de gouvernance que les États assureraient autrement eux-mêmes. Les États-Unis gèrent la sécurité d'autres États au moyen d'alliances militaires. Leur domination économique leur permet de fixer les règles du commerce et d'organiser les échanges.

Oui, les institutions financières, les banques, vous savez, le système de paiement SWIFT, le dollar à utiliser, la monnaie à utiliser. Et bien sûr, les grandes multinationales dominantes, les normes technologiques. Et je souligne souvent un autre point : même la société civile, à travers toutes ces ONG financées par les gouvernements, qui organisent la société civile d'autres États. Tout cela s'est donc construit au fil des décennies. Et aujourd'hui, on le voit commencer un peu à se défaire. Et vous savez, le discours central des Chinois aujourd'hui, c'est qu'une civilisation ne devrait pas dire à une autre comment se développer. Donc, il semble que la guerre en Iran ne soit qu'un élément d'un tableau plus vaste : la nécessité, je suppose, d'avoir un nouveau modèle sur la manière de se développer, de vivre avec les autres États. Est-ce que vous le voyez de la même façon ? Ou bien pensez-vous que les élites politiques occidentales sont prêtes à un réajustement aussi massif ?

#Douglas Macgregor

Non, ils ne sont prêts à aucun réajustement, et ils ne veulent pas se réajuster. Ils sont réactionnaires. Les États-Unis d'aujourd'hui sont tout aussi réactionnaires, face aux types d'adaptations dont vous parlez, que l'était l'Autriche-Hongrie après mille huit cent quarante-huit et après mille huit cent quinze. Il y a là des similitudes très dérangeantes. Mais je pense que nous sommes face à quelque chose d'encore plus vaste. Si l'on remonte au début des années mille six cents, et jusqu'à mille neuf cent quarante-cinq, c'était l'Empire britannique. Grâce à son contrôle des voies maritimes et du commerce maritime, qui était lié à une immense richesse, la Grande-Bretagne est finalement devenue la puissance la plus riche du monde et celle qui disposait des moyens les plus importants pour contrôler l'essentiel de l'or.

Et si vous contrôlez la majeure partie de l'or, vous contrôlez ce qui se passe dans le monde. Nous avons hérité de cela en mille neuf cent quarante-cinq. Nous avons tout fait pour ruiner, affaiblir et, finalement, faire tomber l'Empire britannique. Puis nous avons pris sa place. Nous avons pris le relais. Nous nous sommes installés là où les Britanniques étaient auparavant. Et nous comme les Britanniques, puisque nous sommes des forces extérieures, et non originaires des lieux où nous intervenons, nous déformons les dynamiques naturelles des différentes régions. Nous avons fait cela au Moyen-Orient. Rappelez-vous, les Britanniques y étaient très impliqués. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles il y a eu la crise de Suez, en mille neuf cent cinquante-six. Et qu'a provoqué la crise de Suez de mille neuf cent cinquante-six ?

Eh bien, d'un côté, le monde arabe, en particulier, a trouvé formidable qu'Eisenhower coupe l'herbe sous le pied des Britanniques et des Français, grâce à notre contrôle du système financier et au lourd endettement de la Grande-Bretagne. Il leur a simplement dit : vous ne m'avez pas demandé mon accord, vous n'avez pas accepté ça avec moi, vous n'en avez pas discuté avec moi. Donc, soit vous vous retirez, soit je fais s'effondrer votre économie. Et les Arabes ont tous applaudi en disant : c'est formidable. Les Américains soutiennent le nationalisme arabe. Pas vraiment. Nous avons remplacé les Britanniques. Nous nous sommes donc implantés là où ils étaient partis, que ce soit dans le golfe Persique ou ailleurs dans la région. Et Israël est devenu, à bien des égards, une sorte de base avancée pour nous.

Ce que nous n'avions pas compris, évidemment, à l'époque, c'est que nous allions devenir les serviteurs d'Israël. Nous pensions être aux commandes, mais, sur le plan financier, Israël a fini par prendre le contrôle. Pourtant, nous avons fait les mêmes choses que les Britanniques. Nous avons faussé toutes ces dynamiques régionales. Aujourd'hui, nous partons. Nous n'avons pas le choix. Cet équilibre des forces, si vous voulez, entre les États continentaux et les puissances maritimes, s'est nettement déplacé. Et je ne vois pas cela changer de sitôt. Alors, on pourrait dire que l'idée de Mackinder, selon laquelle les États du cœur de l'Eurasie seraient la force dominante dans le monde, s'est désormais concrétisée. Cela ne fait aucun doute. Et nous sommes contraints de nous retirer.

Ce qui nous a forcés à nous retirer, plus que toute autre chose, c'est en réalité, d'une part, la réalité militaire : nous ne pouvons pas faire face à cette révolution des capacités de missiles et de surveillance spatiale. Nous ne savons pas comment la combattre. Nous ne savons pas comment la vaincre. Et je ne vois pas cela changer à court terme. Je veux dire, à terme, nous trouverons des solutions. Mais pour le moment, la défense, comme lors de la Première Guerre mondiale, pour des raisons différentes, est redevenue une forme de capacité plus puissante. Et rappelez-vous : les puissances maritimes, la Grande-Bretagne et les États-Unis, dépendent très fortement de postures offensives pour faire ce qu'elles font. Autrement dit, il faut disposer de forces navales et aériennes structurées pour l'offensive si l'on veut intervenir dans les affaires des autres. Et c'est tout ce que nous faisons. Nous le faisons en grande partie pour un bénéfice financier.

Voilà pour la première partie. Je pense que la deuxième, c'est qu'aux États-Unis, la lassitude grandit face à toutes ces interventions à l'étranger. On reconnaît que nous avons perdu des milliers de milliards de dollars. Voyez-vous, les Britanniques avaient au moins le bon sens de gagner de l'argent. Leur empire était rentable. Selon certaines estimations, ils ont retiré quarante mille milliards de dollars de richesses de l'Inde. Et nous, qu'avons-nous retiré comme richesses de qui que ce soit ? Eh bien, tout ce que nous avons pu obtenir grâce au pétrodollar, nous l'avons dilapidé. Nous l'avons dilapidé dans des conflits inutiles, des guerres, des interventions militaires. Nous l'avons gaspillé. Quelqu'un me disait l'autre jour que nous avons dépensé entre six mille quatre cents et six mille neuf cents milliards de dollars au Moyen-Orient, pour toutes ces différentes interventions, sans même compter l'Iran. C'était avant l'Iran. Combien d'hôpitaux aurions-nous pu construire ?

Combien de réparations d'infrastructures aurait-on pu réaliser ? Toutes ces questions ont été plus ou moins ignorées. Je pense qu'elles vont toutes revenir au premier plan. Elles reviennent en force, et elles vont revenir en force dans le débat politique. Mais pour l'instant, comme vous le dites, nous sommes des réactionnaires. Les gens à Washington sont des réactionnaires. Ils veulent s'accrocher farouchement à tout ce qui existe déjà. Ils se sont convaincus — et ce n'est pas une exagération, beaucoup le croient vraiment — que, lorsque le monde est occupé ou contrôlé, dans sa plus grande partie, par la puissance militaire américaine, ils sont en sécurité. Et que si nous permettons au monde de s'affirmer à nouveau, et qu'il n'est plus dominé par la puissance militaire et financière américaine, alors le monde tel que nous le connaissons prendra fin. Non, il ne prendra pas fin. Le monde que nous pensons avoir construit, et que les Britanniques ont construit, lui, est en train de prendre fin.

#Glenn

Mais le monde ne va pas s'arrêter de tourner pour autant.

#Douglas Macgregor

Et nous allons devoir nous adapter, comme vous le dites, et vivre dans un monde différent. Vivre dans un monde où nous ne sommes pas le centre de l'univers. Vous savez à quel point c'est difficile. Enfin, peut-être pas vous, mais pour les Américains, ça l'est.

#Glenn

Eh bien, cela fait longtemps que les Scandinaves ont connu leur période de grande puissance. Mais, bien sûr, toutes les défaites en Ukraine contribuent à cela. Et j'ajouterais ceci : toute cette vision du monde de Mackinder, avec les puissances maritimes face aux puissances terrestres eurasiatiques... C'est une idée qui préoccupait énormément Henry Kissinger. Pour lui, c'est précisément pour cela qu'il voulait maintenir les Soviétiques et les Chinois séparés. Le voir constater que les Chinois, les Russes et les Iraniens ont tous été poussés à se rapprocher ainsi, alors qu'un équilibre naturel des puissances aurait autrement existé... Je pense qu'il en serait horrifié.

#Douglas Macgregor

Vous comprenez, bien sûr, que ce n'est pas une invention d'Henry Kissinger. C'est très britannique. Quel a toujours été l'objectif britannique en Europe ? C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles les gens, partout en Europe, détestent la Grande-Bretagne : maintenir l'Europe divisée, avec les différentes puissances européennes à couteaux tirés. Il n'a donc jamais été question de savoir ce qui était bien ou mal. Il s'agissait toujours de savoir ce qui servait les intérêts de l'Empire britannique. Or, l'intérêt de l'Empire britannique, c'est de faire en sorte que tous les peuples du continent s'entretenant. Eh bien, c'est une catastrophe. La Grande-Bretagne est donc hors jeu. Elle est aujourd'hui en très mauvais état.

Elle a épuisé toutes ses ressources. Elle n'a plus rien. Elle dépend entièrement de nous, tout comme Israël. Ce n'est pas une bonne position, surtout que nous sombrons financièrement en ce moment. Et sur le plan militaire, nous avons montré que nous ne sommes absolument pas à la pointe. Bref, je pense qu'il est important que les gens comprennent que, cela nous plaise ou non, nous subissons maintenant certaines mauvaises choses que nous avons nous-mêmes envoyées. Quelqu'un a dit, vous savez : « Jetez votre pain sur les eaux, et quelques jours plus tard, il vous reviendra. » Je pense que ce pain revient nous hanter.

#Glenn

Je pense que les Britanniques ont toujours été un peu effrayés par le système continental napoléonien. C'est pour cela qu'ils ont essayé, au moins, de maintenir les Allemands et les Russes séparés. Dostoïevski a écrit un jour que l'objectif des Britanniques était de faire en sorte que les Slaves détestent les Russes autant qu'eux-mêmes les détestent. Je pense donc que cela résume assez bien cette stratégie de diviser pour régner. Mais, à propos de la Russie, parce que c'est encore un autre... enfin, cela semble devoir être une autre défaite dommageable pour l'Occident politique.

Ces derniers temps, on voit que la situation en Ukraine semble aller de mal en pis. Et cela paraît tellement grave, aujourd'hui, que Washington a recommencé à parler de paix. Les Européens, eux, semblent préparer le terrain pour la guerre. Que voyez-vous se passer sur ce front ?

#Douglas Macgregor

C'est une question très importante, parce que je ne pense pas que les gens se penchent vraiment assez sur le sujet. L'Ukraine est finie. Elle est à bout de souffle. Quelqu'un dira : « Eh bien, ça fait un moment qu'elle est à bout de souffle. » C'est vrai. Mais je pense que, lorsque la police secrète et les différentes autres ramifications du gouvernement corrompu de Zelensky commencent à se tirer dessus dans les rues, on sait qu'on approche de la fin de ce régime en particulier. Je pense que c'est vers cela qu'on se dirige. Deuxième point : non seulement vous n'avez plus d'hommes à envoyer, mais maintenant vous voulez envoyer des femmes sur le champ de bataille. Donc, si votre objectif — et c'est peut-être le cas, je n'en sais rien — si votre objectif, en tant que Zelensky, est d'anéantir les Ukrainiens, alors il y réussit. Il fait un excellent travail. Et c'est assez intéressant, parce que vous savez aussi bien que moi que ça n'a jamais été l'objectif de Moscou.

Bien au contraire. Je pense donc que l'Ukraine est clairement du côté des perdants. Je pense que c'est la crainte de Zelensky, en ce moment, après ses discussions passées avec Trump. Trump lui a essentiellement dit : « Écoutez, c'est fini. Vous devez négocier. » Mais Trump ne semble pas, là encore, avoir l'autorité exécutive nécessaire pour faire grand-chose. Encore une fois, ceux qui le contrôlent ne lui permettront pas de mettre fin, de fait, à la guerre en Ukraine. Alors, il renvoie ces deux personnes, Witkoff et Kushner, qui ne sont même pas des diplomates de profession. Ils n'ont aucune accréditation diplomatique, aucune expérience, et ne connaissent rien à la politique étrangère ou à la politique de défense. Ils se présentent de nouveau à Moscou, en implorant, je pense, une sorte de cessez-le-feu. C'est en tout cas ce qu'on me dit en coulisses.

La discussion dure quoi, cinq heures, trois heures ? Trois heures, et c'est terminé. Ils remontent dans l'avion, et Lavrov se moque d'eux. Je pense que monsieur Poutine est trop gentleman pour faire ça, mais Lavrov en a vraiment assez. Alors, je pense qu'il doit bien rigoler. Cette guerre en Ukraine va se terminer aux conditions de la Russie. Ensuite, vous regardez l'Europe de l'Ouest et les mondialistes ouest-européens qui ont poussé cette guerre. Ils ont peur que ça se termine. Alors maintenant, ils tentent désespérément de monter des opérations sous faux drapeau. Je pense qu'on a vu ça récemment en Allemagne. Où était-ce ? Sur un aérodrome à Dresde, ou quelque chose comme ça ? Ils essayaient de faire croire que les Russes attaquaient l'Allemagne. C'est un tas d'absurdités. C'est n'importe quoi. Maintenant, l'AfD semble remporter quelques victoires.

C'est une bonne évolution. C'est positif. La pauvre Angela Merkel, qui a tant fait pour ouvrir les frontières de l'Allemagne et faire venir des millions d'étrangers, est en larmes. Tous ses efforts pour détruire la nation allemande ont désormais échoué, parce que la nation allemande montre qu'elle a encore un peu de vie. Que Dieu les bénisse. J'espère que les Français feront la même chose. Et maintenant, la Grande-Bretagne. Nous avons eu, quoi, plusieurs centaines, ou presque un millier d'

Anglais, qui sont descendus sur les plages du Kent pour empêcher les bateaux d'arriver avec des migrants dont personne en Angleterre ne veut. Et la police s'est écartée et les a laissés faire tout ce qu'ils voulaient. Je pense que nous sommes au début de quelque chose en Europe. C'est une ambiance de mille huit cent quarante-huit. Nous avons vu des choses semblables en Irlande. Et, vous savez, le diagnostic est le suivant.

Les gouvernements d'Europe occidentale et les populations sont très éloignés les uns des autres. Les gens qui vivent en Europe occidentale voient leurs dirigeants mondialistes comme méprisants à l'égard de leurs intérêts. Leur rôle, c'est de se taire, de se comporter comme des moutons, de marcher dans la direction que les mondialistes leur indiquent, et d'accepter la destruction de leur culture, de leur identité nationale, de leur langue, de tout ce qui les définit, pour devenir une sorte de masse informe que les mondialistes peuvent manipuler. Alors, qu'est-ce qui va se passer ? Eh bien, cela dépend du troisième pied d'un tabouret à trois pieds. Premier pied : le gouvernement, ou l'État. Deuxième pied : le peuple. Troisième pied : l'armée et la police. En mille huit cent quarante-huit, ce qui a sauvé les régimes, c'était ce troisième pied.

L'armée, la police, soutenaient suffisamment l'État pour que la population n'ait aucune chance. Aujourd'hui, les États sont très faibles. Ils ont lamentablement échoué à protéger, à abriter et à nourrir leurs propres populations. La situation empire de jour en jour. Donc, la fracture est immense. De quel côté l'armée va-t-elle se ranger ? Que va faire l'armée française ? Que va faire l'armée britannique ? Nous ne le savons pas. Il faudra attendre et voir. Peut-être qu'elles s'effondreront. Peut-être qu'elles se désintégreront, auquel cas elles seront remplacées par autre chose. Ce que je veux dire, c'est que nous sommes maintenant dans un environnement très étrange, que l'Europe n'a pas connu depuis très, très longtemps. D'une manière ou d'une autre, dans tous ces pays européens, ils doivent parvenir à rassembler tout cela.

Il faut que les trois soient unis : l'armée, le peuple et l'État. Aujourd'hui, où voyez-vous l'armée, l'État et le peuple réunis ? En Russie. Il n'y a pas de fracture. Le peuple russe et l'État russe ne font qu'un. L'armée russe ne fait qu'un avec le peuple russe et l'État russe. Ils sont en bonne santé. C'est une société saine. Aux États-Unis, notre situation est préoccupante. On voit les choses se désagréger. Chaque jour, on lit un nouveau article de presse, ou on voit quelque chose en ligne, qui parle de soldats, de marins, d'aviateurs et de Marines américains. Soit ils disent : « Nous voulons rentrer chez nous. Nous ne comprenons pas ce que nous faisons. Nous ne voyons pas la mission. » Soit ils se suicident.

Et ils se disent : « Ce n'est pas pour ça que je me suis engagé. Je me suis engagé pour protéger les États-Unis d'Amérique. Qu'est-ce que je fais ici ? » Cela couvait depuis longtemps. Parce que, pendant longtemps, nous avons été très nombreux à avaler l'argument selon lequel arpenter le Moyen-Orient servait, d'une manière ou d'une autre, à défendre les intérêts américains. Je pense que c'est terminé, maintenant. Donc, si vous n'arrivez pas à réunir ces trois éléments, vous allez

connaître d'énormes bouleversements sociaux, politiques et économiques. Cela va d'abord se produire en Europe. Ça a déjà commencé. Et cela nous atteindra aussi. Tout cela va mettre fin à notre aventure à l'étranger.

#Glenn

Avant que vous ne le mentionniez, eh bien, on avait l'impression que l'Ukraine était à bout de souffle depuis déjà un bon moment. Et pourtant, il me semble que leur capacité à faire durer cela a été impressionnante — enfin, « impressionnante » n'est peut-être pas le bon mot. Mais Lindsey Graham a un jour prononcé un discours dans lequel il disait, vous savez : « Nous sommes sur la bonne voie. Nous avons un bon accord avec Zelensky. Si nous envoyons les armes, il se battra jusqu'au dernier homme. » Et ils ont réussi à faire durer cela pendant quatre ans et demi, parce que chaque fois qu'une défaite semble imminente, l'OTAN trouve un moyen d'escalader en fournissant des armes plus puissantes, et Zelensky intensifie davantage la conscription.

Voilà qu'à nouveau, on voit l'OTAN chercher comment faire monter l'escalade. On le voit surtout dans la rhétorique venant d'Europe, mais ils veulent aussi déployer des troupes. Et, vous savez, le général Keith Kellogg est allé à Kyiv en soutenant : pourquoi ne pas mobiliser vos femmes ? Elles sont tout aussi bonnes combattantes. S'il y a maintenant cette volonté d'escalader fortement, et de forcer tous ces hommes et ces femmes à aller mourir sur la ligne de front, à quel moment pensez-vous que la patience de la Russie sera à bout ?

#Douglas Macgregor

Qu'y a-t-il entre l'Ukraine et l'Europe occidentale ? La Pologne. Oui, la Pologne. Et qu'a dit le président polonais ? Nous ne nous battons pas en Ukraine. Il l'a dit très clairement. La population polonaise, qui, vous le savez par votre propre expérience, est presque incurablement anti-russe, ne veut pas faire la guerre à la Russie. Cela ne bénéficie d'aucun soutien. Et le commandement militaire polonais, contrairement au nôtre, a eu la colonne vertébrale et le courage de dire au gouvernement : oubliez ça. Nous ne pouvons pas le faire. Et si vous voulez vous préparer à faire quelque chose comme ça, il faudra dix ans. Et même alors, nous ne serons peut-être pas capables de le faire. Alors, si vous ne pouvez pas utiliser la Pologne comme plaque tournante logistique, vous ne pouvez pas l'utiliser comme point de départ de la grande campagne contre la Russie. Qu'allez-vous faire ? Lancer des missiles ? Bonne chance.

Maintenant, les Russes peuvent peut-être tolérer que les Britanniques fournissent une technologie de missiles avancée aux Ukrainiens — ou plutôt, je ne veux pas dire aux Ukrainiens — au régime de Zelensky. Et que ce régime tire ensuite ces missiles sur la Russie. Mais combien de temps cela peut-il encore durer ? J'ai écouté un ancien député, très stupide, un conservateur — ou qui se présente comme tel — parler de l'importance cruciale d'arrêter la Russie et de la punir pour son agression, et ainsi de suite. C'était un non-sens absurde. Il débitait ça, comme on l'entend depuis des années maintenant. Est-il prêt à se suicider ? Parce qu'il engage son pays sur une voie suicidaire. La Grande-

Bretagne ne sera pas autorisée à rester à l'écart, dans un splendide isolement. Les Russes répondront s'ils en ressentent la nécessité. Jusqu'à présent, ils n'ont pas estimé devoir le faire.

Je ne suis même pas sûr qu'ils aient besoin de le faire à ce stade, pour les raisons que j'ai évoquées. Je pense que les Ukrainiens sont vraiment arrivés à un point de non-retour. Je ne sais pas si l'Ukraine survivra sur la carte. C'est à ce point-là que la situation est grave. Mais je pense qu'il y a un échec, en Grande-Bretagne notamment, à comprendre la gravité de la position russe. Parce que les dirigeants britanniques — pas le peuple, mais les dirigeants — sont irrationnels. Et l'idée que Keith Kellogg dise à quelqu'un d'autre d'envoyer ses femmes au front est absurde. Arrêtez-vous un instant et réfléchissez-y. Adolf Hitler ne l'aurait pas permis, parce qu'il disait : quand cette guerre sera terminée, quoi qu'il arrive, ces femmes seront vitales et indispensables pour repeupler les Allemands. La nation allemande doit survivre. C'est une idée nouvelle, de nos jours.

#Glenn

Eh bien, colonel, c'est toujours un plaisir. Et pour notre public, je voudrais préciser que beaucoup des sujets dont nous avons parlé aujourd'hui figurent aussi dans votre récent article publié sur Substack, intitulé : « Trump n'est pas encore en enfer ». Excellent, excellent titre. Je mettrai un lien vers cet article dans la description. Alors, merci beaucoup d'avoir pris le temps.

#Douglas Macgregor

D'accord, Glenn. Merci. Au revoir.